

L'œuvre de Bernanos est une matière résistante à l'analyse. Alors même que son auteur n'avait pas la prétention d'être un auteur difficile, il n'y a guère de solution interprétative unique suffisante pour décomposer tout ce qui la constitue. L'orientation spirituelle en est claire : un auteur catholique combat les différents avatars du désespoir, mal caractéristique de la modernité. Les symptômes de ce mal sont la haine de soi et le déni de sa propre liberté, que cultivent le capitalisme industriel, la bureaucratie (d'Église ou d'État) et les compromissions politiques. La traduction politique en est déjà plus complexe. Le monarchisme de Bernanos (jamais rejeté, quoiqu'il ait pris dans les dernières années la forme d'un pari sur un homme susceptible de relever ses espérances : de Gaulle), ce monarchisme est censé être un moyen d'éviter les écueils du monde moderne, par un gouvernement humain des hommes qui ne soit pas condamné, comme la démocratie, à ne dire aux imbéciles que ce qu'ils veulent entendre, une direction de la France entière et pas de la seule élite bourgeoise incapable d'assumer l'héritage du passé.

« Drumont ou Péguy n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle aujourd'hui les gens de droite<sup>1</sup> », est-il écrit dans *Scandale de la vérité*, et Bernanos non plus. Pour autant, et si difficile soit-il de classer sa position dans un hémicycle où il n'aurait certainement pas sa place, il y aurait un contresens à ne pas vouloir considérer l'extrême droite politique comme le point de départ de Bernanos. Et ce point reste son référentiel même après qu'il s'en est éloigné<sup>2</sup>. Son combat contre le monde moderne est mené sans haine de la force et de l'autorité ; c'est un combat pour la restauration de l'ordre par le rétablissement de formes politiques passées, et au nom de ce qu'il y a eu (toutes les œuvres de la civilisation française) bien plus qu'au nom de ce qu'il peut y avoir (aucune utopie chez Bernanos). Si séduisante que soit la réaction bernanosienne par son humanité ou sa simplicité franche, si éloignée soit-elle des droites nationalistes réelles et des systèmes théoriques maurrassiens, ce n'en est pas moins une réaction.

[...]

Nous avons désigné les deux points d'entrée de la politique dans les romans : l'écriture dévie de la narration, soit pour laisser la parole au narrateur-satiriste, comme dans ses trois premiers romans, soit pour faire place à la diatribe (*Monsieur Ouine*, *Journal d'un curé de*

---

1. G. BERNANOS, *Essais et écrits de combat*, M. Estève (éd.), Paris, Gallimard, 1971, t. I, p. 596.

2. Ce point de départ idéologique est, soit dit en passant, assez conforme à la trajectoire sociale de Bernanos, élève de l'école libre et fils d'un artisan fortuné, catholique et monarchiste. Ce qui surprend, c'est plutôt ce qui heurte cette trajectoire, ce qui empêche ses convictions de s'adapter parfaitement à de nouveaux contextes (l'expérience de la guerre, l'expérience directe des massacres franquistes, ou encore la vocation chrétienne).

*campagne*), fragment d'éloquence argumentative qui n'ouvre pas d'espace fictif de débat. Notons encore une fois que ces deux déviations de la narration recourent à des modèles littéraires plus anciens : le portrait balzacien et la rhétorique de la chaire<sup>3</sup>. Les aspects les plus novateurs et déroutants de l'œuvre de Bernanos se situent plutôt dans l'obscurité de l'atmosphère et dans l'irruption du surnaturel, pourtant symptomatique du rapport anti-moderniste de l'auteur au catholicisme. Cela se traduit, stylistiquement, par un brouillage référentiel, narrativement, par les ellipses et l'estompement des causes : les rebondissements et revirements psychologiques adviennent par des surgissements soudains, d'origine inexpliquée, comme la grâce. À l'inverse, le discours politique et moral emprunte des formes plus éprouvées et plus lisibles, tributaires de la tradition littéraire (la rhétorique, les caractères, les maximes). Quant au métadiscours, on a vu que Bernanos l'évitait autant qu'il le pouvait, et qu'il prenait une forme essentiellement négative. Les conceptions stylistiques et linguistiques de Bernanos sont en cela cohérentes avec sa pratique pamphlétaire. Le propre du discours polémique est de s'opposer à l'autre, sans se définir soi-même<sup>4</sup>.

De même, les expérimentations littéraires contemporaines s'avèrent incompatibles avec l'écriture bernanosienne : l'oralisation ne correspond pas à sa posture de gentilhomme bridant sa verve par souci de dignité ; le monologue intérieur non adressé est contraire à une littérature qui prend foncièrement à partie ; le renouveau du classicisme (Anatole France ou *NRF*) sacrifie à un esthétisme intolérable, qui, avec Maurras, vire au paganisme ; quant au dialogue avec le surréalisme il semble bien ne s'être jamais établi<sup>5</sup>. Même les péguysmes de Bernanos restent circonscrits, et le plus souvent respectueux des normes du bien écrire ; leur finalité est plus politique que littéraire, tout de même que les « n'importe » et les « farceurs », devenus tic d'écriture chez Bernanos, et qui sont en fait autant d'hommages ponctuels aux éructations du vieux Drumont<sup>6</sup>.

Quant aux divers effets d'amplification (abondance d'adjectifs, répétitions, expolitions, accumulations sans coordonnant), ce sont eux peut-être qui éloignent le plus la

---

3. Nuançons néanmoins ce point. Si Bernanos est héritier de cette tradition rhétorique en raison de son éducation, l'éloquence des curés de Torcy et de Fenouille, ou de Delbende, est plutôt fondée sur l'opposition entre passé et présent, alors que celle de Bossuet ou Massillon consiste au contraire à rendre immédiatement présent le passé (celui des épisodes bibliques qui se rejouent tout au long de l'année), en gommant l'histoire.

4. Voir J.-B. MARCELLESI, « Éléments pour une analyse contrastive du discours politique », *Langages*, vol. 6, n° 23, 1971, p. 46-47.

5. Malgré la détestation commune d'Anatole France et la réception favorable de René Crevel. Voir J. JURT, « *Sous le soleil de Satan* : la réception critique », *Roman 20-50*, hors-série n°4, 2008, p. 45-56.

6. É. DRUMONT, *La Dernière Bataille : nouvelle étude psychologique et sociale* (1890), Paris, Éd. du Trident, 1986, p. 230. Ce passage est cité dans *La Grande Peur des bien-pensants* (G. BERNANOS, *Essais et écrits de combat*, op. cit., t. I, p. 66).

prose bernanosienne du style classique tel qu'on l'entend couramment, en introduisant dans la phrase le déséquilibre et l'inachèvement. Ce sont eux aussi qui constituent ce qu'il y a de plus reconnaissable dans le ton de Bernanos, et qu'on trouve aussi bien dans les romans que dans les essais, dans les écrits de jeunesse que dans ceux de la maturité. C'est d'eux que l'œuvre tire son emportement – il n'est d'ailleurs pas sûr à ce propos que la catégorie rhétorique de *sublime* nous éclaire : même à la redéfinir dans un sens romantique, celle-ci risque trop d'effacer le contraste entre grandeur du ton et médiocrité des thèmes (cette médiocrité n'étant pas tout à fait le grotesque). Ce qui est certain, c'est que ces procédés ponctuent et accentuent la diction bernanosienne, sans que jamais celle-ci ne cède à la litanie. Contrairement à Claudel ou Péguy, la parole chrétienne de Bernanos n'est jamais lamentée ou psalmodiée, pas plus qu'elle n'est beuglée à la Bloy : elle est toujours dite.